

## LE TRAVAIL CHEZ LES PREMIERS CISTERCIENS

ANSELME DIMIER

“Labor et latebrae, et voluntaria paupertas,  
haec sunt monachorum insignia;  
haec vitam solent nobilitare monasticam”.  
Saint Bernard,  
*De moribus et officio episcoporum*,  
cap. IX, n° 37.

Dans leur grand dessein d'observer la règle de saint Benoît dans sa pureté et sa rectitude, les premiers cisterciens ne pouvaient manquer de donner au travail des mains toute la place que le législateur lui a réservée, et qu'il doit avoir dans la vie du moine, à l'exemple des anciens pères et des apôtres (1).

Ces nouveaux chevaliers du Christ voulaient être pauvres avec le Christ pauvre (2) et gagner leur vie par leur travail. C'est pourquoi ils commencèrent par défricher le domaine qui leur avait été cédé, ils établirent des granges dont la direction fut confiée aux frères convers, et où les moines se rendaient pour les grands travaux, comme la fenaison, la moisson et la tonte des brebis. A côté de cela, il y avait le jardinage et la récolte des fruits (3). Il faut ajouter encore les divers ateliers généralement tenus par les convers, les tâches de la cuisine où tous les religieux servaient pendant une semaine entière à tour de rôle, et d'autres emplois moins pénibles. Mais ce sont surtout les durs travaux des champs qui constituaient une véritable ascèse, que les cisterciens remirent en honneur, par fidélité à la règle.

Dans la vie de saint Bernard, on voit que celui-ci, malgré une complexion délicate, se livrait aussi à ces activités fatigantes, bêchant la terre, coupant les arbres, portant du bois sur ses épaules. Alors qu'il était encore novice et n'était pas très habile pour moissonner, on lui disait d'aller s'asseoir et de se reposer, ce qu'il n'acceptait qu'avec peine. Mais il pria Dieu de lui accorder la grâce de faire de lui un bon moissonneur; et c'est ainsi qu'il devint bientôt l'un des plus adroits (4). Abbé, chaque fois qu'il le pouvait, il ne manquait pas d'aller au travail avec ses religieux, comme on peut le constater dans plusieurs passages de sa vie, où on le voit revenant des prés ou partant pour les champs (5).

Dans ses sermons, saint Bernard fait souvent allusion aux travaux pénibles. Dans ceux sur le psaume CX, il compatit à la fatigue de ses religieux :

“Ce n'est pas, dit-il, sans un sentiment de compassion que je considère vos travaux, mes frères. Je cherche la consolation que je puisse vous donner, et c'est une consolation corporelle qui me vient à l'esprit. Mais une consolation de ce genre ne sert de rien, et elle peut même être plutôt nuisible. Car si l'on réduit la semence, c'est au détriment de la moisson, et si votre pénitence est réduite par une fausse compassion, peu à peu votre couronne sera privée de ses pierres précieuses. La mort est dans la marmite (6), vous vous mortifiez tout le jour dans les jeûnes, dans les travaux, dans les longues veilles, sans compter, intérieurement, la contrition du cœur et la lutte contre les tentations. Vous vous mortifiez, mais c'est pour celui qui est mort pour vous. Si

\* Cet article a été publié une première fois, en langue espagnole, sous le titre *El trabajo en los primeros cistercienses*, dans *Yermo*, 1975, t. XIII, p. 141-161. C'est sa version originale en français que nous donnons ici, avec l'aimable accord de cette revue; qu'elle en soit remerciée.

(1) *Regula*, cap. XI.VIII.

(2) *Exordium Cisterciensis coenobii*, cap. XV.

(3) C'est à propos de la récolte des fruits que saint Benoît dit que c'est là qu'ils sont vraiment moines.

(4) *Bernardi Vita prima*, lib. I, cap. IV, n° 24, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXV, col. 240 D-241 A.

(5) *Vita prima*, lib. I, cap. IX, n° 44, et cap. XI, n° 54, *ibidem*, col. 253 A et 256 D.

(6) *IV Reg.*, IV, 41.

vos tribulations augmentent pour lui, votre consolation augmentera par lui, de sorte que votre âme se réjouira en lui, après avoir refusé toute autre consolation" (7).

Ailleurs, le saint dit :

"Si parfois la grandeur de notre travail provoque la compassion, c'est plutôt la joie que doit provoquer la cause de nos souffrances. Tout le bien qui se fait pour lui ne se fait que par lui. C'est Dieu en effet qui opère en nous le vouloir et le faire, par sa volonté (8). Il est donc l'auteur, il est lui-même la récompense, toute la récompense... Il est donc bon, mes très chers frères, que non seulement vous perséveriez dans vos travaux, mais encore que vous en triomphiez à cause de celui qui vous a aimés. Et en vérité n'est-ce pas lui ? Très certainement. De même que nos tribulations abondent pour le Christ, de même c'est par lui qu'abondent nos consolations" (9).

Dans les sermons divers de saint Bernard, on trouve encore beaucoup de passages relatifs au travail :

"C'est à cette double considération que doit être consacrée votre vocation, selon la prière du saint : Mon Dieu, faites que je me connaisse, que je vous connaisse (10). Comment donc peut se connaître un homme qui fuit le travail et la douleur ? Comment sait-il qu'il est homme celui qui n'est pas préparé à ce pour quoi il est né ? L'homme, est-il dit, est né pour le travail (11). Il n'y a que celui qui n'est pas né dans la douleur qui puisse douter qu'il soit né pour la douleur. Mais les cris de la femme qui enfante indiquent la douleur, et les pleurs et les vagissements de l'enfant indiquent le travail. Parce que tu considères le travail et la douleur, dit le Prophète (12), le travail dans l'action, la douleur dans les souffrances. Personne, dans cette misérable vie, ne peut se glorifier d'éviter cette double peine. Personne, parmi les fils d'Adam, ne peut vivre sans travail et sans douleurs. S'il y en a qui en évitent quelques-unes, c'est pour tomber bientôt dans de plus grandes" (13).

Ailleurs saint Bernard, commentant le mot "*Honestavit illum in laboribus*" (14), s'écrie :

"Est-ce que nous ne sommes pas honorés dans nos travaux, alors que tout ce que nous faisons resserre le lien de notre unité, pour qu'il n'y ait pas poids et poids, mesure et mesure, parce que tout cela Dieu l'a en abomination ? Est-ce que cette bassesse, cette laideur ne sont pas honorées par les princes de la terre ? Malheur à nous si nous nous réjouissons ailleurs que dans le Christ et pour le Christ ! Malheur à nous si nous lui offrons une pauvreté vendable (15) !". "Le travail nous rappelle notre exil, notre pauvreté, nos iniquités. Pourquoi en effet sommes-nous voués à la mort toute la journée, dans les jeûnes, les veilles, les travaux, les épreuves ? Est-ce pour cela que nous avons été créés ? Certes non ! Car bien que l'homme soit né pour le travail, ce n'est pas pour le travail qu'il a été créé. Notre naissance est dans le péché, c'est pourquoi elle est dans la peine. Il nous faut tous gémir avec le Prophète, en disant : *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea*" (16).

Et voici, dans un autre des sermons divers, un passage très important :

"De même qu'en travaillant de nos mains, notre oeil n'est pas fermé et que notre oreille n'est pas bouchée, de même — et c'est beaucoup mieux pendant que notre corps travaille — notre âme doit être attentive au travail et ne point se laisser aller au repos. Qu'elle pense à la cause du travail, afin que la peine qu'elle endure lui rappelle la faute pour laquelle elle souffre, et qu'en voyant les pansements de ses blessures, elle médite sur ces blessures. C'est par ces pensées que nous nous humilions sous la puissante main de Dieu, et que notre esprit, rempli d'une douce piété, apparaît misérable à ses propres yeux. Voilà pourquoi l'Écriture nous avertit : Aie pitié de ton âme pour plaire à Dieu (17). Et il n'y a pas de doute que la misère qui plaît à Dieu ne puisse

(7) *In Ps. CX, praefatio*, n° 1, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 185 B-C.

(8) *Philip.*, II, 13.

(9) *II Cor.*, I, 5. — *In Ps. CX, Sermo IX*, n° 1, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 216 D-217 A.

(10) SAINT AUGUSTIN, *Soliloquia*, lib. II, cap. I, n° 1, *ibidem*, t. XXXII, col. 885.

(11) *Job*, V, 7.

(12) *Ps.* IX, 14.

(13) *De diversis, Sermo II*, n° 1, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 542 C-543 A.

(14) *Sap.*, X, 10.

(15) *De diversis, Sermo XXI*, n° 3, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 595 A-B.

(16) *Ps.* L, 7.

(17) *Eccli.*, XXX, 24.

obtenir sa miséricorde. Et n'allons pas dire : pourquoi aurions-nous pitié de nos âmes, car si nous voulons bien ne pas dissimuler, nous pourrions trouver en elles beaucoup de choses dignes de pitié" (18).

Dans son sermon sur les cinq urnes spirituelles, saint Bernard dit que la cinquième est le travail manuel :

"Saint Paul enseigne et prescrit le travail manuel, en disant : Nous vous supplions et nous vous conjurons par Notre Seigneur Jésus-Christ de travailler de vos propres mains, comme nous l'avons ordonné. Ecoutez maintenant comment il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait : Vous savez de quelle manière il faut m'imiter, parce que parai vous je n'ai pas mangé mon pain gratuitement, car j'ai travaillé nuit et jour, dans la peine et la fatigue, pour n'être à charge de personne. Ecoutons-le encore enseignant ce qu'il faisait : Quand j'étais chez vous, je vous ai déclaré que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. Ne voyez-vous pas avec quel soin le Docteur des Nations prescrit le travail des mains ? Pourquoi cela ? Si ce n'est que, comme un bon et diligent pasteur, il voit que le travail a une grande importance pour le salut de ses brebis" (19).

Dans un sermon sur le *Cantique des Cantiques*, l'abbé de Clairvaux attire l'attention sur la loi du travail :

"J'ai envié les méchants, dit-il, en voyant la paix des pécheurs. Pourquoi ? Ils ne sont pas dans le travail des hommes et ils ne sont pas affligés avec eux (20). C'est pourquoi l'orgueil les tient, de sorte qu'ils ne s'humilient pas pour faire pénitence, mais qu'ils sont condamnés à cause de leur orgueil, avec le diable orgueilleux et ses anges. Car ceux qui ne sont pas dans le travail des hommes seront dans le travail des démons, au dire du Juge : Allez, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges" (21).

Et ailleurs encore, saint Bernard écrit :

"Que les hommes apprennent que ceux qui ne sont pas dans le travail des hommes ne méritent pas d'être visités par les anges. Qu'ils apprennent à quel point plaît aux anges le travail accompli avec une intention spirituelle, puisqu'ils honorent de leur entretien, et d'un entretien bienheureux, ceux qui travaillent pour vivre, contraints par une pressante nécessité corporelle. Assurément, ils reconnaissent en eux l'ordre humain établi par Dieu, qui voulut qu'Adam gagnât son pain à la sueur de son front" (22).

Une lettre fameuse de saint Bernard montre encore l'importance que l'on attachait au travail des mains chez les cisterciens, et ce que l'on en pensait à Cluny. Il s'agit de la lettre que le saint dicta sous la plume *in imbre sine imbre* à l'adresse de son cousin Robert qui, profès de Clairvaux, était passé à Cluny. Elle rappelle comment le prieur de Cluny réussit à décider le jeune Robert à quitter Clairvaux :

"Il l'attire, le captive, le caresse et, prédicateur d'un nouvel évangile, recommande la bonne chère et condamne la tempérance. A l'entendre, la pauvreté volontaire est un état misérable ; les jeûnes, les veilles, le silence, le travail des mains sont folies. En revanche, il décore l'oisiveté du nom de contemplation ; la gourmandise, les bavardages, la curiosité et tous les genres d'intempérance deviennent de la discrétion. Quand donc, dit-il, Dieu prend-il plaisir à nos mortifications ? Où l'Écriture enseigne-t-elle de se tuer ? Quelle est cette religion qui consiste à bêcher la terre, à couper les arbres, à conduire du fumier ? N'est-ce pas la Vérité qui dit : c'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice (23) ; et aussi : je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive" (24).

C'est en partie ce texte qui provoqua une réponse de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, dans une longue lettre où, entre autres choses, la question du travail est abordée. L'abbé fait d'abord remarquer à saint Bernard que ce n'est pas aller contre la règle que d'accorder dispense du travail manuel aux

(18) *De diversis, Sermo XXXIX*, n° 1, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXIII, col. 645 C-646 A.

(19) I *Thess.*, IV, 10-11 ; II *Thess.*, III, 7-10. — *De diversis, Sermo I.V*, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXIII, col. 678 C-679 A.

(20) *Ps.* XXXII, 3-6.

(21) *Math.*, XXV, 41. — *In Cantica, Sermo XXIII*, n° 13, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXIII, col. 891 C.

(22) *Gen.* III, 19. — *In Nativitate Domini, Sermo III*, n° 5, *ibidem*, col. 125 C-D.

(23) *Math.*, IX, 13.

(24) *Ezech.*, XXXIII, 11. — *Bernardi Epistola I*, n° 4, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXII, col. 73 A.

religieux délicats de santé (25). Puis, il s'attache à montrer que saint Benoît le prescrit pour éviter l'oisiveté (26). Il en conclut que l'on peut éviter l'oisiveté par d'autres occupations, tout en gardant la règle.

“On peut en effet, dit-il, trouver bien d'autres occupations à côté du travail manuel. C'est ainsi, quoi qu'en disent nos adversaires. S'il n'y avait pas d'autres travaux que ceux des champs pour plaire à Dieu, jamais Notre Seigneur n'aurait dit aux Juifs: Ne cherchez pas une nourriture périssable, mais celle qui demeure pour la vie éternelle (27). Si les travaux corporels devaient être préférés aux exercices spirituels, jamais Marie n'aurait choisi de s'asseoir aux pieds du Seigneur et d'écouter ses paroles; et Notre Seigneur n'aurait pas dit qu'elle avait choisi la meilleure part (28). Donc si l'esprit est occupé à lire, à psalmodier ou à exécuter ce qu'on lui a commandé, il observe parfaitement la règle” (29).

Dans une autre lettre à saint Bernard, l'abbé explique que les moines, à Cluny, ne peuvent se livrer aux travaux des champs, le monastère se trouvant dans la ville et ne disposant pas de lieux convenables; mais qu'ils compensent par des travaux d'un autre genre, par exemple les études sacrées (30).

Le bienheureux Gueric, abbé d'Igny et disciple de saint Bernard, dans un sermon pour la fête de l'Assomption, parle du travail, car les religieux sont alors en pleine moisson. Commentant le passage de l'Écriture qui figure dans l'office du jour “*In omnibus requiem quaesivi*” (31), il ne manque pas de faire allusion au repos que les moines fatigués sont heureux de prendre en ce jour de fête. Jour de repos et de fête au milieu des travaux de la moisson, qui permet aux corps de se reposer, mais aussi aux coeurs de se dilater à la pensée du repos éternel.

“Et là, mes frères, dit le bienheureux Gueric, là aussi vous moissonnez, vous moissonnez le repos, vous qui avez semé en travaillant à la moisson. Le fruit de ce travail sera là: le repos du travail est la récompense du travail, dont le souvenir répare les forces pendant le travail. C'est comme une ombre pour ceux qui travaillent au soleil, comme une nourriture à ceux qui ont faim... O vous qui peinez et portez le poids du jour et de la chaleur! A l'ombre des ailes de Jésus vous trouverez le repos pour vos âmes”, et le passage se termine par une citation de l'Écclésiastique: “*Firmamentum virtutis, tegimen ardoris, umbraculum meridiani*” (32). “La méditation du repos éternel est comme une ombre au-dessus de la tête de ceux qui travaillent, non seulement elle les rafraîchit du feu des tentations, mais aussi ranime les esprits au travail. Heureux celui qui cherche l'heureux repos dans tous ses travaux et dans toutes ses voies; et, comme l'apôtre nous en avertit (33), cherche ce repos, affligeant son corps, mais préparant son esprit à ce repos; choisissant et voulant le repos de Marie, mais pratiquant, par nécessité, le travail de Marthe. Un tel homme est en repos, même quand il travaille; alors que l'impie travaille, même quand il se repose” (34).

Le bienheureux Aelred, abbé de Rievaulx en Angleterre, autre disciple de saint Bernard, parle aussi du travail et du repos dans un sermon pour la fête de saint Benoît:

“Tous, dit-il, n'ont pas les mêmes possibilités dans le monastère. L'un peut s'adonner davantage au travail, un autre peut veiller plus longtemps, un autre jeûner, un autre prier, un autre encore s'adonner à la lecture ou à la méditation. Tout cela constitue un seul et unique tabernacle. Que les moines ne s'inquiètent pas de ce qu'ils ne travaillent pas autant que les convers. Car je le dis en vérité: tout ce que l'un fait, c'est le travail de tous; et tout ce que tous font, c'est le travail de chacun. Car comme nous sommes les membres d'un seul corps, tous les membres n'ont pas la même fonction. Comme dit l'apôtre, nous sommes tous les membres

(25) *Petri Venerabilis Epistola XVIII, lib. 1, ibidem, t. CLXXXIX, col. 406 D-407 B.*

(26) *Regula, cap. XLVIII.*

(27) *Joan., VI, 27.*

(28) *Luc, X, 42.*

(29) *Epistola XXVIII, lib. 1, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXIX, col. 128 C-129 B.*

(30) *Inter bernardinas Epistolas CCXXIX, n° 15, ibidem, t. CLXXXII, col. 406 D-407 A.*

(31) *Eccl., XXIV, 11.*

(32) *Eccl., XXXIV, 19.*

(33) *Hebr., IV, 3.*

(34) *In Assumptione Beatae Mariae, Sermo III, n°s 1-2, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXV, col. 193-194.*

les uns des autres (35). Que l'infirmé dise: je suis fort, parce que, comme un autre supporte avec patience l'infirmé, ainsi dans les autres se trouve la force" (36).

C'est encore l'abbé Isaac de l'Etoile, abbaye-fille de Pontigny au diocèse de Poitiers, qui, dans ses sermons, insiste sur l'importance du travail des mains. Dans un sermon pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul, il montre qu'en travaillant la terre, les moines ne font qu'imiter Adam :

"C'est dans le repos du paradis que fut commise la faute qui irrita le Seigneur. C'est hors du paradis que le coupable fut justement puni. Mieux vaut la peine dans l'exil, que la faute dans le paradis. C'est pourquoi, parce que nous sommes encore pécheurs et fils du pécheur selon la chair, nous ne pouvons nous dérober à la sentence portée contre la chair, et nous devons gagner notre pain à la sueur de notre front (37). Et pour que tout le travail ne soit pas imposé à la seule bouche, nous travaillons de nos mains avec plus de peine, afin de pouvoir subvenir aux nécessités de ceux qui souffrent". Et plus loin, la même idée revient: "Pourquoi est-elle si importante notre application aux travaux des mains, et si grande notre peine pour acquérir des biens? C'est pour pouvoir donner le nécessaire à ceux qui sont dans le besoin... En travaillant de nos mains, nous gagnons notre pain à la sueur de notre front, à l'exemple d'Adam pénitent (38)... C'est pourquoi nous devons être plus attentifs à cette noble sentence de la Vérité: Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir; et travailler sans ménager nos sueurs et donner avec beaucoup de charité" (39).

Dans un sermon pour le premier dimanche de la Septuagésime, Isaac parle encore du travail des mains:

"Mes très chers, il nous faut expérimenter en nous la manière dont tout homme doit gagner son pain à la sueur de son front. C'est véritablement en transperçant la chair que le glaive parvient jusqu'à l'âme. Voici qu'en défrichant cette jachère, pour ne pas semer dans les épines, nous ruisselons de sueur, brûlés par le soleil de midi. C'est pourquoi, fatigués à l'excès pour une semence toute terrestre, reposons-nous un peu à l'ombre de ce grand chêne-vert que vous voyez tout près d'ici. Là, non sans quelque sueur intérieure, nous pourrions cribler la semence de la parole divine, la moudre, l'arroser, la faire cuire et la manger, pour ne pas rester à jeun" (40).

Une lettre de Pierre de Roye, novice de Clairvaux, nous décrit les moines sur le lieu du travail, quand ils y vont et quand ils en reviennent, toujours en bon ordre, l'esprit patient, le visage immobile et paisible, où l'on voit manifestement qu'ils sont conduits par le Saint-Esprit, qui dispose tout suavement, et en qui ils se reposent même en travaillant.

"Quand je les vois, au jardin avec le sarcloir, dans les prés avec la fourche et le râteau, dans les champs avec la faucille, dans les bois avec la hache, et ailleurs encore dans d'autres travaux; quand je pense à ce qu'ils étaient et que je considère leur état présent, leur travail, leurs outils, leurs vils habits, personnes abjectes, ils me paraissent non comme des hommes, mais comme une race de fous, muets et sans langue, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Mais la saine intelligence me dit que leur vie dans le Christ est cachée dans le ciel. Et parmi eux, je me réjouis de voir Geoffroy de Péronne, Raynaud de Boulogne, G. de Saint-Omer, Gautier de Lille, que j'ai connus, moi qui suis plus vieux qu'eux, dans le vieil homme, mais chez qui, par la grâce de Dieu, aucune trace ne reste de cette vieillesse" (41).

Il faut lire, dans la vie d'Amédée d'Hauterives, la description des travaux de défrichement lors de la fondation de l'abbaye de Bonnevaux:

"Les moines s'adonnaient eux-mêmes au défrichement des terres, coupaient les arbres, arrachaient les broussailles qu'ils laissaient sécher pour les brûler ensuite, attisant le feu au moyen de grandes perches qu'on appelle

(35) *Rom.*, XII, 5.

(36) *In Natali sancti Benedicti, Sermo VII*, dans MIGNE, *P. L.*, t. CXCIV, col. 248 D-249 D.

(37) ISAAC DE L'ÉTOILE, *Sermo XLIX, ibidem*, t. CXCIV, col. 1858 D-1859 A.

(38) *Ibidem*, col. 1860 B-C.

(39) *Ibidem*, col. 1861 B. On remarquera ici l'aspect social du travail monastique. Voir à ce sujet LECLERCQ (J.), *Le travail, question sociale d'après Isaac de l'Etoile*, dans *Collectanea cisterciensia*, 1971, t. XXXIII, p. 159-166.

(40) ISAAC DE L'ÉTOILE, *Sermo XXIV, ibidem*, col. 1768 D-1769 A.

(41) *Inter bernardinas Epistolas CDXCII*, n° 9, dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXXII, col. 711.

des fourgons, tisonnant le brasier à la manière des défricheurs. Après s'être livrés tout le jour à ce genre de travaux, harassés de fatigue, tant à cause de l'ardeur du soleil que par la chaleur du brasier, noircis comme des forgerons, ils rentraient à la maison vers l'heure de none, pour y prendre leur repas. Là, aussitôt que retentissait le signal du lavabo, le corps tout en sueur, ils entraient au réfectoire, où la faim transformait en mets délicieux tout ce qu'on leur servait : car il n'y a pas de meilleur assaisonnement que la faim" (42).

En effet les cisterciens se livraient à tous les travaux, et l'on voyait de grands seigneurs, comme Amédée d'Hauterives, qui n'était pas prêtre, graisser les souliers de ses confrères prêtres, pensant que pareille tâche ne convenait pas à des mains consacrées. Et il faut lire, dans la vie de ce bienheureux, la visite que lui fit à l'abbaye de Bonnevaux, Guigues comte d'Albon. Celui-ci, après avoir prié à l'église, demanda à voir son neveu. Amédée, averti alors qu'il était en train de graisser les souliers, demanda quelques instants pour terminer. Comme il tardait à venir, Guigues, sans se faire voir, vint au chauffoir où son neveu travaillait. Il le trouva, les manches retroussées jusqu'au coude, le visage tout en sueur tant par la fatigue que par l'ardeur du feu. Ce que voyant, il ne put s'empêcher de verser des larmes et de rendre grâces à Dieu devant pareille piété et pareille humilité. Puis il retourna en silence à l'hôtellerie, où Amédée, ayant terminé, vint le retrouver. Et tous deux purent enfin s'entretenir avec joie (43).

Il faut croire qu'au Moyen-Age graisser les souliers était considéré comme la besogne la plus vile et la plus abjecte. On trouve un trait du même genre dans la vie du bienheureux Jean de Montmirail qui se fit moine à l'abbaye de Longpont, au diocèse de Soissons, emmenant avec lui son serviteur nommé Amand. Une nuit, celui-ci se leva pour aller graisser, en cachette, les souliers de celui qui avait été son maître. Jean s'en aperçut et, ne pouvant souffrir qu'on le servît ainsi, alla s'en plaindre au prieur, jusqu'à lui dire que s'il avait promis de persévérer dans l'ordre, il se voyait maintenant obligé de changer de résolution, parce qu'il était venu pour servir et non pour être servi. Le prieur s'empessa de le calmer et lui conseilla d'aller, en cachette lui aussi, pendant la nuit, prendre les souliers de son confrère Amand et de les lui graisser. Jean fut tout joyeux de cette réponse; et la nuit même, comme s'il avait à se venger d'une injure, il s'empessa d'accomplir le conseil du prieur (44).

La tradition nous apprend que le pape Eugène III, quand il était moine de Clairvaux sous l'abbatiat de saint Bernard, avait été chargé du soin du chauffoir. On lisait en effet sur la porte de cette salle, la seule du monastère qui fût chauffée, cette inscription qui s'y trouvait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle :

En ce chauffoir le bon religieux  
Se doit chauffer sans bruit et en silence  
Soi démontrant de maintien gracieux,  
Et mêmement tenant paix et silence.  
Car comme on dit ici en patience,  
Fut chaufournier Eugène le saint homme,  
Mais sa vertu et grande sapience  
Tant l'exalta qu'il fut pape de Rome (45).

Il est un autre humble travail auquel les moines doivent se livrer, c'est celui de la vaisselle. Quand en 1147, Eugène III se rendit à Paris, le roi Louis VII alla à sa rencontre, avec tous les honneurs dus à son rang. Le pape lui dit :

"Écoutez, mon fils, écoutez, bienveillant roi, vous devez considérer attentivement et avec dévotion les oeuvres admirables de Dieu en ce monde. Votre frère selon la chair Henri, de race royale depuis des générations, lave maintenant les écuelles, devenu qu'il est moine de Clairvaux. Quant à moi, par une grâce très secrète de Dieu et la dispense de tout le monde, devenu le père de tous les chrétiens, j'ai lavé aussi bien souvent les écuelles, dans l'ordre cistercien. C'est pourquoi, pour la plus grande gloire du souverain maître de toutes choses, j'ai tardé un peu à vous recevoir, pour que vous vous montriez humble devant le vicaire du Dieu tout puissant,

(42) *Vita venerabilis Amedaei Altae Ripae*, dans *Studia monastica*, 1963, t. V, cap. III, p. 278-279.

(43) *Ibidem*, cap. VII, p. 292-293.

(44) *Vita beati Joannis de Monte Mirabili*, cap. III, n° 46, dans *Acta sanctorum...*, septembre t. VIII, p. 227.

(45) [MARTÈNE et DURAND], *Voyage littéraire de deux bénédictins*. Paris, 1717, 1<sup>er</sup>e partie, p. 101-102.

pour votre gloire perpétuelle et votre couronne, pour que, par tous ceux qui vous connaissent vraiment et qui me parlent de vous, je comprenne que vous êtes le bienveillant et Très Chrétien roi, et que je connaisse par expérience que vous êtes la lumière des autres rois de ce monde, par la grâce et la vertu que Dieu vous a accordées, à vous qui êtes un si grand roi, d'une très véritable humilité".

"Si donc Henri, le frère du roi de France qui fut semainier de la cuisine des moines, ensuite évêque de Beauvais puis archevêque de Reims; si même le pape Eugène n'a pas dédaigné, lui aussi, de laver humblement les écuelles, personne ne peut se soustraire au service de la cuisine, sauf ceux qui en sont dispensés par la règle" (46).

Dans la vie de saint Bernard, il est question d'un moine qui, prenant sa semaine de service, négligeait de laver les écuelles. Saint Bernard lui reprocha sa négligence et lui demanda d'avoir dorénavant plus de soin. L'autre lui répondit en murmurant que cette tâche était vile et sordide.

"Mon fils, reprit le saint, ne connais-tu donc pas ce que dit saint Benoît, notre législateur? Et l'apôtre lui-même dit: Que chacun reçoive selon son travail (47)". Et le saint ajouta: "O vilaine superbe, commencement du péché, racine de tous les maux! Comment te permets-tu de contaminer une partie de mon saint troupeau? Va-t-en, va-t-en avec l'aide de Dieu. Il n'y a pas de place pour toi ici, nulle part et jamais. Sauve-toi vers celui qui, avec toi et par toi, est tombé du ciel". Après cela, il s'en prit au moine: "O malheureux homme, le plus malheureux de tous les hommes, si le Tout-Puissant ne vient à ton secours! Où est ton esprit? Où est ta religion? Prends garde que le séducteur du genre humain ne la transforme en superstition. D'où te vient une si grande négligence? O quel dangereux et abominable orgueil! Pourquoi ne fais-tu pas attention à ce passage de l'évangile: Celui qui s'exalte sera humilié; et en revanche, celui qui s'humilie sera exalté (48). Mon fils, écoute mes paroles. Je te le dis en vérité, Dieu m'est témoin ainsi que ma conscience, si l'humiliation procède de la racine d'une vraie humilité, ce sera un gain salutaire et glorieux, en lavant les écuelles et les cuillers, et tout ce qui se rapporte au service de la cuisine. Travaille, mon fils, travaille en toute mansuétude, accomplis ce qui t'est commandé selon les règles de l'ordre. Plus ton travail sera vil aux yeux des hommes, plus il sera précieux devant les anges. D'ailleurs, d'après la tradition apostolique, le travail nous est nécessaire. En effet l'apôtre dit que celui qui ne travaille pas ne mangera pas (49). Et le même dit encore que chacun accomplira ce qui est bon en travaillant de ses mains (50). Et qu'y a-t-il de meilleur que de travailler en commun pour ses frères? Et c'est ce que font les semainiers de la cuisine. Sois donc, mon fils, prompt à laver les écuelles, comme tu es prompt à manger ce qu'on t'apporte dedans. Travaille, et ainsi mange avec plus de sécurité. Il est en effet écrit: *Labores manuum tuarum quia manducabis; beatus es et bene tibi erit*" (51).

Les gros travaux des champs étaient aussi en honneur chez les moniales cisterciennes. Hermann de Tournai, parlant des religieuses de l'abbaye de Montreuil, située près de Rocquigny, aux confins de la Thiérache et du Hainaut, nous les montre observant à la lettre le mot de saint Matthieu: "*Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*" (52).

"Elles tendent de toutes leurs forces vers ce royaume, impatientes de vaincre non seulement le siècle, mais aussi leur sexe. Elles ont embrassé violemment, librement et spontanément l'ordre de Cîteaux que beaucoup d'hommes jeunes et robustes n'osent pas embrasser. Rejetant les vêtements de lin et les pelisses, elles gagnent leur vie en travaillant assidûment de leurs mains, en silence; non seulement en filant et en tissant — travaux de femmes —, mais aussi en labourant les champs, en extirpant les bois à la hache et à la houe, en arrachant les épines et les buissons, imitant en toutes choses la vie des moines de Clairvaux, montrant en elles-mêmes que ce mot du Seigneur est bien vrai: *Quia omnia possibilia sunt credenti*" (53).

(46) ETIENNE DE PARIS, *Commentarius ms. in regulam sancti Benedicti, cap. XXXV*, dans *Recueil des historiens des Gaules*, t. XI, p. 91.

(47) I Cor., III, 8.

(48) Luc., XIV, 11.

(49) Thess., III, 10.

(50) Ephes., IV, 28.

(51) Ps. CXXVII, 2.

(52) Matth., XI, 12.

(53) HERMANN DE TOURNAI, *De constructione coenobii feminarum quod dicitur Monasteriolum*, dans *De miraculis Sanctae Mariae Laudunensis*, dans MIGNÉ, P. L., t. CLVI, col. 1001 D-1002 A.

Il ne faut pas manquer de rappeler ici ce que dit l'évêque Etienne de Tournai des cisterciens et de leurs travaux :

“L'ordre des cisterciens est dans l'Eglise comme une lumière posée sur la montagne. Ils mettent en pratique l'évangile, observent la règle de saint Benoît sans en omettre un iota. Bienheureuse est leur pauvreté qui, bien qu'ils souffrent de la faim et du froid, ne les oblige pas à mendier et à aduler ou flatter les riches. Ils gagnent de quoi manger et se vêtir par le travail de leurs mains, ne craignant pas d'imiter saint Paul qui, alors qu'il lui était permis de vivre en prêchant l'évangile, préféra travailler de ses mains, pour ne pas faire obstacle à l'évangile” (54).

Le *Grand Exorde* de Cîteaux a gardé le souvenir du prieur Jean de Clairvaux, mort en 1179. Lorsqu'il n'était pas occupé ailleurs, il allait fréquemment au travail des mains, ne se montrant pas nonchalant, mais exhortant les pusillanimes, non tant par la parole que par l'exemple à supporter le labeur. Principalement au temps de la fauche et de la moisson, quand les religieux de Clairvaux rôtaient toute la journée comme dans une poêle, se livrant au travail avec une telle ténacité, qu'il voulait, en ces jours de grands travaux, effacer par ses sueurs quotidiennes toutes les négligences des autres temps (55).

Quelques textes de Césaire d'Heisterbach vont nous montrer encore l'importance que l'on attachait au travail des mains dans l'ordre de Cîteaux. A l'abbaye d'Himmerod en Rhénanie, un jour que les convers récoltaient des pois et que la récolte était étendue dans les champs pour sécher, on vint dire au prieur que si toute la communauté ne venait pas au plus vite, même les infirmes, cette récolte qu'on était en train de retourner serait entièrement perdue. On craignait en effet la pluie imminente. Le prieur donna l'ordre de se préparer à tous ceux qui pourraient y aller. Bientôt un frère sortant de l'infirmerie des convers, se hâta avant tout le monde, mu par la ferveur de l'obéissance. Comme il approchait des champs où les pois étaient étendus, il les vit se retourner en divers endroits d'une manière admirable. Ce que voyant, il s'en alla en rendant grâce à Dieu. Le prieur qui accourait lui dit : “Pourquoi rentrez-vous, mon frère?”. Celui-ci lui répondit : “Il n'est pas nécessaire que vous y alliez : les pois sont maintenant partout retournés. — Mais qui les a retournés?”. Le convers répondit : “Celui qui a pu bien faire”. Et le prieur, ayant constaté que c'était vrai, s'en fut plein d'admiration avec la communauté (56).

A l'abbaye d'Himmerod encore, un convers raconta qu'il avait vu au ciel le sacristain Ysembard dans la gloire, mais avait remarqué une tache à l'un de ses pieds. Il apprit que la cause en était qu'il allait toujours au travail à contre-cœur. Cependant il était au ciel parce qu'il était plein de zèle pour l'office divin, sonnait les matines à l'heure et ne ménageait pas sa voix pour chanter (57).

C'est encore un abbé d'Himmerod, assez bon observant des règles de l'ordre, sauf qu'il ne voulait jamais aller au travail avec les religieux. A l'approche de sa mort, un moine qu'il aimait particulièrement lui fit promettre de venir lui dire quel serait son état dans l'autre monde. Et en effet l'abbé lui apparut après sa mort. Son corps au-dessus de la ceinture était dans la clarté, mais ses jambes étaient noires comme du charbon et pleines d'ulcères. Il raconta qu'il avait souffert dans les jambes des souffrances que nulle langue ne pourrait exprimer, parce que très souvent, sans aucune nécessité, il n'avait pas été au travail ; que, par ailleurs, dans les autres parties du corps, il n'avait rien souffert (58).

Dans le fameux dialogue d'un clunisien et d'un cistercien, celui-ci ne manque pas de reprocher à celui-là les heures qu'on retire, à Cluny, au temps réservé au travail des mains dans la règle de saint Benoît.

(54) ETIENNE DE TOURNAI, *Epistola LXXI, ad Robertum Pontiniacensem monachum, ibidem*, t. CCXI, col. 362 B-C.

(55) *Exordium Magnum Cistercii*, dist. IV, cap. XXVI, *De mirabili fervore domini Joannis quondam prioris Claraevallis*, éd. B. GRIESSER, dans *Series scriptorum...* Rome, 1961, p. 254-255. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (H.), *Etudes sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes, principalement de Clairvaux au XIIe et au XIIIe siècle*. Paris, 1858, p. 188-192. Jean est inscrit au *Ménologe cistercien* à la date du 12 novembre.

(56) CÉSAIRE D'HEISTERBACH, *Dialogus miraculorum*, dist. X, cap. XV, éd. STRANGE. Cologne-Bruxelles, 1851, t. II, p. 229.

(57) *Ibidem*, dist. XI, cap. XI, t. II, p. 278-279.

(58) *Ibidem*, dist. XII, cap. XXXI, t. II, p. 341-342.

"Remettez ce que dit saint Augustin contre votre coutume: Que font ceux qui refusent de travailler corporellement? A quoi passent-ils leur temps? Je voudrais bien le savoir. A la prière, disent-ils, aux psaumes, à la lecture, à la parole de Dieu... Mais si nous ne sommes pas appelés ailleurs, on ne pourra pas manger, et la nourriture ne pourra pas être préparée chaque jour. Mais si la nécessité de l'infirmité oblige les serviteurs de Dieu à vaquer à ces travaux à certaines heures, pourquoi ne pas réserver quelque temps pour obéir au précepte de l'apôtre? Une seule parole d'un obéissant est plus vite entendue que dix mille d'un désobéissant. Ceux qui travaillent des mains peuvent facilement chanter des cantiques divins, et adoucir le travail par un chant rythmé divin (59). Est-ce que nous ne savons pas à quelles vanités et, la plupart du temps, à quelles honteuses fables les ouvriers appliquent leurs oreilles et leurs langues, tout en travaillant de leurs mains? Qu'est-ce qui empêche un serviteur de Dieu, tandis qu'il travaille de ses mains, de méditer la loi de Dieu, et de psalmodier le nom du Très-Haut? Et ceux qui disent vaquer à la lecture, n'y trouvent-ils pas ce que prescrit l'apôtre? Quelle est cette perversité qui consiste à ne pas obéir à la lecture, alors que l'on veut y vaquer? (60). Et ailleurs: Qu'y a-t-il de plus inique que de vouloir obéir aux plus petites choses et de ne pas vouloir obéir aux plus grandes, à l'apôtre et non à nous? (61). Tu as noté de quel zèle de rectitude saint Augustin est transporté, et comment il poursuit votre malice que tu prétends que vous avez choisie avec Marie; et plaise au ciel que ce soit avec Marie!" (62).

Le cistercien fait encore remarquer que les plus parfaits contemplatifs se livraient chaque jour au travail des mains; et qu'il ne suffit pas de s'en dispenser pour être contemplatif. Il ajoute que ce travail ne s'oppose pas à la contemplation, mais qu'au contraire il la favorise (63).

Cette remarque est très importante, et c'est là-dessus que je souhaite terminer, en la rapprochant d'un mot célèbre de saint Bernard, qui a été très souvent mal interprété. Je veux parler de ce passage que l'on trouve dans une lettre que le saint adressa vers 1130 à Henri Murdac, maître anglais réputé, pour l'inviter à rejoindre à Clairvaux deux de ses disciples qui venaient d'y prendre l'habit. Il essaie de l'amener en lui décrivant les douceurs du cloître:

"Ah si seulement, dit-il, vous goûtiez de ce froment dont se rassasie Jérusalem! Avec quelle facilité vous laisseriez aux écrivains juifs leurs croûtes à ronger! Oh! si jamais je pouvais vous avoir pour condisciple à l'école de la pierre, sous le maître Jésus!" Et pour achever de convaincre le maître, l'homme d'étude, en lui laissant entrevoir que Dieu parle plus facilement à l'âme dans la solitude et le silence: "Croyez-en mon expérience, ajoute-t-il, vous trouverez quelque chose de plus au milieu des bois que dans les livres. Les arbres et les rochers vous enseigneront ce qu'aucun maître ne peut apprendre" (64).

On a voulu y voir la preuve que saint Bernard était ennemi des livres et de l'étude (65). Pour bien comprendre sa pensée, il faut se reporter à la vie du saint écrite par son ami Guillaume de Saint-Thierry. L'auteur rappelle précisément le mot, auquel il donne tout son sens. Il raconte que saint Bernard avouait que tout ce qu'il avait pu sentir — notons l'expression *spiritualiter sentit* — dans les Ecritures, c'était surtout en méditant et en priant dans les bois et dans les champs qu'il l'avait reçu. Et il ajoute que le saint avait l'habitude de dire à ses amis, en badinant, qu'en cela il n'avait jamais eu d'autres maîtres que les chênes et les hêtres (66).

La même pensée se retrouve dans une lettre de saint Bernard adressée à Aelred, abbé de Rievaulx, pour lui demander de composer un traité sur la charité. Il y décrit les fruits spirituels que les cisterciens trouvent dans le travail manuel au milieu de la solitude. Des pierres qu'ils cassent à coups de masse, ils

(59) *Celestino*, du grec χέλυσμα ou χέλυσμα, chant des nautonniers et des rameurs pour s'exciter au travail.

(60) SAINT AUGUSTIN, *De opere monachorum*, contre les moines euchistes, ou priants, qui rejetaient le travail manuel comme spécialement à l'oraison, cap. XVII, n° 20, dans MIGNE, P. L., t. XL, col. 464-465.

(61) *Ibidem*, cap. XXXI, n° 39, col. 578.

(62) *Dialogus inter cluniacensem monachum et cisterciensem*, partie II, dans MARTÈNE, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. V, col. 1599 B-1600 C.

(63) *Ibidem*, n° 51, col. 1622 D-1623 B.

(64) *Bernardi Epistola CVI*, n° 2, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXII, col. 242.

(65) Voir RANCÉ, *Réponse au Traité des études monastiques* [de Mabillon]. Paris, 1692, partie I, ch. III, p. 81.

(66) *Bernardi Vita prima*, lib. I, cap. IV, n° 23, dans MIGNE, P. L., t. CLXXXV, col. 240 C-D.

peuvent extraire ce qu'ils n'auraient pu tirer des livres des maîtres. Et parfois, dans la chaleur de midi, on ressent à l'ombre des arbres ce que l'on aurait appris dans les écoles (67).

Il faut donner ici le commentaire qu'Etienne Gilson a fait de ce passage :

“Ne faisons pas dire à saint Bernard ce qu'il ne dit pas. Son idée n'est pas que la science de la grammaire ou la culture des lettres puissent s'acquérir à l'ombre des arbres aussi bien et mieux que dans les écoles. Ce n'est pas de savoir qu'il s'agit ici, ou, si c'en est un, c'est d'un savoir tout particulier. L'opposition même des formes dont il use est éloquente: “sub umbris arborum senseris quale numquam didicisses in scolis”. D'une part éprouver, de l'autre apprendre. Si l'on songe à l'usage habituel de ce terme chez saint Bernard, on ne peut douter qu'il pense ici à une expérience religieuse et mystique, telle que la présence du Verbe, ou, sur un plan moins exalté, la suavité de la charité divine. Ainsi précisée, la pensée qu'exprime Bernard assume toute son importance. Elle suppose en effet que la vie cistercienne est en contact permanent avec la nature, et que les sites habituels choisis pour les monastères, dans une de ces vallées solitaires chéries de saint Bernard, aient été comme intégrés par lui à la vie mystique même. Sur le coup de midi, après le dur travail d'un matin d'été, le disciple de saint Bernard rencontre Dieu à l'ombre des arbres et il éprouve de cette rencontre ce que nulle lettre ne lui enseignera jamais. Lorsque Bernard loue Aelred de s'être instruit à cette école, c'est de savoir spirituel qu'il parle” (68).

En terminant, on peut conclure que les premiers cisterciens, fidèles à l'enseignement de saint Paul, à la tradition des anciens Pères, de saint Benoît et de saint Augustin, considéraient le travail des mains comme une pénitence imposée par Dieu à tous les hommes, comme un moyen de pratiquer la pauvreté évangélique et de ne pas manger gratuitement le pain des autres; comme un moyen aussi d'éviter l'oisiveté et de lutter contre les passions, et comme un exercice éminemment favorable à la méditation et à la contemplation.

Anselme DIMIER

---

(67) WILMART (A.), *L'instigateur du Speculum Caritatis d'Aelred de Rievaulx*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, 1935, t. XIV, p. 360-394.

(68) GILSON (E.), *Sub umbris arborum*, dans *Mediaeval Studies*, 1952, t. XIV, p. 149-151.